

Naissance du sujet en Russie

Je suis en Russie, avec un groupe. À travers un grand parc magnifique, on se dirige vers l'hôpital psychiatrique. Cet hôpital a quelque chose de spécial, mais je ne sais plus quoi. On veut lancer l'assaut contre l'hôpital psychiatrique mais ça ne marche pas. Peu de gens se mobilisent. J'ai pris ma place dans les rangs, mais on était si peu nombreux que c'était pas la peine. On n'a même pas eu le temps de voir arriver l'armée. En fait si, mais c'est autrement. On s'est installé dans un grand café, j'ai bu un petit chocolat dans un gobelet en carton blanc et puis j'en ai commandé un autre à un garçon sympathique qui connaissait 2, 3 mots de français. Un chocolat avec des tartines ; je lui montre une tranche de pain et je fais le geste de mettre quelque chose dessus, il me dit d'accord. Et puis je sors pour voir je-ne-sais-quoi.

En fait je longe les quais d'une gare et je vois passer des convois de Missiles. Et puis dans le ciel, je vois passer une escadrille d'avions de la seconde guerre mondiale. Je reconnais un Mustang américain qui passe tout près avant d'atterrir. Je me dis que les russes ont un musée et qu'ils entretiennent les avions en les faisant voler, mais il y en a vraiment beaucoup. Il y a d'autres matériels militaires qui circulent sur les voies. C'est très impressionnant.

Alors je reviens au café que je trouve désert ; certaines pièces sont recouvertes d'un centimètre d'eau. Heureusement, dans la grande pièce, même si beaucoup de monde est parti, ma table est toujours là, avec mes compagnons de voyage, en tout cas quelques-uns. Le garçon vient me servir... enfin, d'un geste rageur, il vient me jeter sur la table une petite boulette de mie et tous les garçons me regardent avec mépris. Je comprends que parce que je suis sorti, ils ont pensé que j'avais laissé tomber ma commande. Et visiblement en Russie, ça ne se fait pas de sortir et de revenir comme ça. Je me sens très humilié et je me contente d'une tranche de pain complet qui est restée sur la table, sans chocolat ni confiture.

Hier on a beaucoup parlé du vaccin russe sur Arte. En tant que français, je me suis senti humilié par cette déferlante de vaccins venant de divers pays, et pas de chez nous. Honte à nos dirigeants qui ne financent pas assez les chercheurs. D'où, en Russie, cette profusion de matériel... militaire. Pourtant je ne ressens pas d'agressivité dans cet étalage de puissance : juste un entretien de pièces de musée, sauf les missiles qui font évidemment très phalliques ; mais dans le musée, il y a même des avions américains, ce qui montre qu'ils ne sont pas rancuniers. Les missiles sont couchés sur des wagons impressionnantes, mais l'ensemble fait un peu brinqueballant, quand même. Déglingué. Donc, gros phallus, mais pas sûr d'assurer avec ça.

La Russie est un voile métonymique pour ma mère, Polonaise d'origine. Je vais protester devant l'hôpital psychiatrique, car je sais qu'en Russie, ça a souvent servi pour se débarrasser des opposants. L'affaire Navalny est venue se superposer à tout cela. L'armée arrive, mais je ne la sens pas menaçante. Néanmoins, dans le couple de mes parents je suis arrivé comme un gêneur, ainsi que l'est Navalny pour Poutine dans son flirt avec la Russie.

Il me vient cette idée : l'hôpital est ma mère, l'armée russe, mon père. Elle serait sensée venir m'empêcher d'accéder à ma mère, mais elle y parvient sans se faire jamais menaçante. En effet, après, je ne suis plus à chercher à « entrer » dans l'hôpital au contraire, je suis impressionné par les déploiements de forces. C'est ainsi que j'ai vécu mon enfance : en fait, mon père était doux, et peut-être impressionnant d'une autre façon, peut-être par son calme, son savoir, sa tolérance aux (avions) étrangers. L'avion a toujours un caractère phallique. Ici, il s'agit d'un avion en principe ennemi, mais datant d'une époque où Russes et américains étaient alliés dans la lutte contre les nazis. Le Mustang que je vois tout près, va atterrir. Je suis donc témoin d'une pénétration étrangère, américaine, en territoire russe, c'est-à-dire Polonais par métonymie. Mais une pénétration autorisée, apprivoisée.

C'est une scène primitive : je suis en train d'observer mes parents faire l'amour.

Je suis impressionné par les capacités « militaires » de mon père, en fait phalliques. Sauf que les missiles sont un peu brinquebalants. Bon, il y a les deux, la puissance et la possibilité de faille, ce qui le rend encore plus rassurant. Les pères infaillibles sont une véritable plaie. Le matériel seconde guerre mondiale me rappelle le temps avant ma naissance, celui que mes parents ont vécu. Ça me semble une élaboration imaginaire de la question que pose Zoé, 4 ans, à sa maman : où j'étais avant d'être dans ton ventre ? je ne savais pas que moi aussi je posais la question ; je le sais à présent parce que ce rêve est une réponse.

Dans ce café, je me commande un gouter ou un petit déj, c'est-à-dire ce que me faisait ma mère quand j'étais petit : un chocolat avec des tartines. Les garçons ne comprennent pas ma langue, sauf deux ou trois mots. C'est vraisemblablement une inversion, ça parle de moi à l'époque où je ne savais dire que deux ou trois mots, mais où je savais très bien me faire comprendre lorsque j'avais faim. J'ai déjà eu plusieurs fois des indices, dans d'autres rêves, de ce que ma mère a dû me parler en polonais, quand j'étais vraiment tout petit. Il m'en reste d'ailleurs, consciemment, quelques mots : Bouzé, le sein, babock, la crotte de nez (orthographe non garantie, je n'ai jamais su comment ça s'écrivait). Pas un hasard si j'ai retenu ça et pas autre chose. Étonnant, quand même, que ma mère m'ait parlé de ses seins... mais en polonais, j'imagine pour ne pas être comprise de son environnement exclusivement français. D'autant plus étonnant qu'elle m'a raconté plusieurs fois cette indisponibilité à ma naissance, due à son abcès au sein qui l'a empêchée de m'allaiter.

Quand je rentrais de l'école, régulièrement, je trouvais ce gouter tout prêt sur la table de la cuisine, substitut tardif du sein maternel. Je m'y attablais seul, car personne d'autre ne prenait de gouter. Je me souviens de cette solitude ; jamais de quelqu'un venant prendre le gouter avec moi. A y repenser, c'est un peu étrange. Ça aurait pu être le moment de me demander comment était ma journée d'école. Je crois bien que personne ne s'y intéressait.

En fait j'ai changé l'hôpital psychiatrique en café, c'est-à-dire en lieu où je suis nourri. C'est le ventre de ma mère, dans lequel j'aurais voulu pénétrer avec cette manifestation qui proteste, car c'est mon père qui seul y a accès.

Le chocolat (noir) dans un gobelet blanc me rappelle mon hallucination des noirs et blancs. Je me nourris donc du sexe de ma mère. Et j'en redemande. Mais c'est justement là que je sors pour voir le convoi militaire : c'est bien mon père qui m'empêche de continuer à consommer ma mère. Il le fait non par un acte d'autorité, mais de façon à ce que ce soit moi qui renonce à mon plaisir oral pour en venir au plaisir des yeux, à voir le déploiement de sa puissance phallique non menaçante.

Mais je suis quand même revenu à l'intérieur. Certaines pièces sont humides, comme encore emplies de liquide amniotique ou de désir féminin. On me fait part d'un grand mépris, me faisant comprendre que je n'aurais pas dû sortir comme ça. On me jette une boulette de mie bien blanche, que je laisse au profit d'une tranche de pain noir. J'en reste donc à bouffer le sexe de ma mère, malgré l'attrait de mon père à l'extérieur. Mais c'est moins bon que ce à quoi je m'attendais, sans beurre ni confiture. Sans doute ma mère n'a-t-elle pas de désir pour moi. Elle me l'a fait comprendre à la naissance en ayant un sein noir (abcès) qui l'empêchait de me donner du lait blanc. Voilà, je n'aurais pas dû sortir, je n'aurais pas dû naître, elle me préférait à l'intérieur. D'être sorti, ma mère a dû penser que je la laissais tomber comme j'ai laissé tomber ma commande. C'est mon point de vue sur l'histoire bien entendu. A partir de ce que j'ai vécu, mon rêve met en scène ce que j'imagine d'un mépris de ma mère à mon égard.

Ce ne doit pas être très loin de la réalité, en tout cas, mais c'est la réalité de ma mémoire.

Il est vrai qu'il n'y a pas qu'en Russie que ça ne se fait pas de sortir du ventre maternel pour y revenir comme ça.

Pourquoi ce sont des jeunes garçons qui viennent me servir ? je pense aussitôt à mes frères, qui n'ont pas eu assez de toute leur vie pour me manifester leur mépris. Comme ça

rejoignais le mépris dont ma mère a fait preuve à ma naissance, ça se conjoint. Leur mépris s'est fait l'onde porteuse du mépris de ma mère.

Je ne cesse pas de remettre en scène ma naissance, voire ma conception. Quelque chose a raté, le phallus brinquebalant, le sein noir de ma mère, son mépris. Donc il faut refaire, mais comme c'est impossible, ça ne peut qu'échouer et c'est donc toujours à recommencer.

Samedi 13 février 2021

Dans le *fort-da* les affects, sont à la source de ce rejet de l'objet au loin : la haine éprouvée pour la mère qui ose désirer ailleurs. Cet affect est-il un effet du langage ? ou ce qui va initier le langage par l'opposition du fort et du da ?

J'entends bien que tout ce qui se répète dans le champ analytique lacanien va dans le sens de "le sujet *effet du langage*". Il y a là un effet de culture, car cette affirmation est tellement répétée qu'elle est devenue une vérité jamais questionnée. Je la questionne, tout simplement. Il se peut que je me trompe, mais enfin, je produis ce que je peux d'arguments.

En remontant un peu plus haut dans la "cause" du *fort-da* : l'enfant voit maman s'en aller. Une déception s'inscrit en lui. est-ce une écriture? est-ce déjà un langage? par intuition je dirais que c'est juste la sensation d'un creux à l'estomac, trognon de l'angoisse. En tout cas, par le jeu, et par le "non", aussi, il rejoue cette déception, en produisant l'absence, ou en produisant à son tour de la déception chez maman. Et là, à mon avis, il parvient au langage, en s'appropriant le désagréable en tant qu'acteur de l'absence (ou de la déception).

Qu'est-ce que le symbolique ? c'est la représentation, qui n'est pas la Chose. Pour y entrer il ne suffit pas que s'écrive en soi les paroles de l'autre pour les redire. J'ai entendu trop de gens qui souffrent de ces mots des parents qui se répètent dans leur tête sans qu'ils puissent les contrôler. Cela, ce n'est pas le langage, ce n'est pas le symbolique, c'est de la "recopie vidéo-audio". Pour accéder au symbolique, il faut aussi cet affect issu du sujet qui jette au loin, détruisant l'objet (la Chose qui de ce fait devient l'objet), pour que s'en inscrive une représentation dans sa tête. La représentation est donc à base d'absence qui est à base de haine, par amour déçu, ressenti de manière confusément corporelle.

Je pense à une de mes analysantes qui me disait récemment comment elle était obsédée par la chanson de Piaf "padam". Or, c'est exactement ce que dit la chanson : un air qui obsède et dont on ne peut se défaire. Mon analysante a tout de suite interprété de manière remarquable : mais oui, dit-elle, c'est les paroles de mes parents que j'ai toujours dans la tête et dont je n'arrive pas à me débarrasser. Au moins en chantant "Padam", elle tente de se réapproprier le phénomène par un symbole : la chanson "padam". Mais apparemment ça ne cesse de rater, puisqu'il faut tout le temps recommencer.

Je trouve que c'est un bel exemple de langage dont le sujet a été exclu. Le langage, même en admettant qu'il produit du sujet, peut parfois s'inscrire dans le sujet sans produire aucun sujet. C'est un bel exemple de la marionnette dont je parlais plus haut. Cette analysante avait des parents pour lesquels il était évident que leur fille était leur marionnette et rien d'autre.

Mais je pense que nous avons tous, à des degrés divers, des phrases de nos parents qui nous restent, comme ça, inscrites mais restées hors du symbolique, car le symbolique suppose le sujet, et non l'inverse.

Ce que je viens de dire vient en contradiction avec ce que je dis depuis des années : que les "voix" qu'entendent certaines personnes ne sont pas du réel, mais du symbolique. Il faut donc que je corrige.

Je voulais dire par là que ces voix disent une signification, à l'envers des voix qui crient, qui chuchotent, qui énoncent des borborygmes incompréhensibles (ça arrive). Ces dernières, oui, c'est du réel, et j'en ai entendu dans certains de mes rêves : restes de l'époque où j'avais

inscrit des paroles de mon entourage, sans en piger le sens, pures sensations sonores. Si les autres voix forment des mots et des phrases, ayant une signification, c'est qu'il s'agit de symbolique.

Je suis en train de découvrir que pour accéder au symbolique, il ne suffit pas d'enregistrer du langage comme un podcast. Il y manque cet essentiel : la participation du sujet comme actif, avec un sentiment comme moteur de cette action.

Lacan fait une généralité de cet aphorisme : "le sujet est parlé plus qu'il ne parle". Je crois le contraire, le sujet n'est sujet que lorsqu'il parvient à parler, en cessant d'être parlé.

Je crois que la personne qui entend des voix tente un *fort-da* avec ce qu'il a entendu : il jette au loin ces sonorités qu'il ne veut plus entendre et dont il ne veut surtout plus entendre le sens. Donc, oui, ce n'est pas du réel, puisque c'est la symbolique de ces paroles qui est rejetée. Hors du symbolique ? Est-ce une tentative de symbolisation comme dans un *fort-da*, par réintégration du sujet, via la haine de ces paroles ? ça se discute. C'est peut-être tout simplement un refoulement : la signification en est tellement horrible que le sujet la chasse de lui. En effet la plupart de ces voix dénigrent le sujet : " tu n'es qu'un bon à rien, tu n'arriveras jamais à rien, tu n'es qu'une pute, tu n'es qu'une merde, etc..." . Pour continuer à vivre, le sujet ne peut plus que rejeter cela, sinon, c'est lui qu'il jette par la fenêtre. Et ça arrive.

Peut-être les deux situations existent-elles de manière séparées : parfois un rejet pour symboliser, c'est-à-dire réintégrer le sujet dans les paroles (où on voit que ce n'est pas automatique que les paroles produisent du sujet), parfois un rejet par refoulement de l'inacceptable, déjà dans le symbolique. Ou parfois les deux en même temps, je ne sais pas.

Je ne vous livre pas des pensées toutes faites, je réfléchis en écrivant.

Sylvie Theis

mais vous n'avez donc lu que des lacaniens pour nous dire que les psychanalystes ne pensent que "effets du langage" ? Green, Mélanie Klein, Piera Aulagnier, Vassili Kapsembelis, Chabert, etc. pourraient peut-être apporter de l'eau au moulin ?

Richard Abibon

Non, j'ai lu aussi les autres, mais à minima. Simplement ce qui était discuté ici, les arguments apportés, me semblaient venir exclusivement du champ lacanien.

Mais j'en ai soupé des lectures. C'est aussi une façon d'inscrire en soi des paroles des autres. Maintenant je tente de produire mes propres paroles en réfléchissant par moi-même. Ça avait commencé à me saouler justement quand je me préoccupais d'autisme puisque je travaillais avec des gens qui avaient cette étiquette. C'est là où j'avais lu, Tustin, Klein, Lebovici, Aulagnier, et bien d'autres. A constater qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux, je désespérais. Dans le même temps, j'inventais ma propre pratique, avec ces gens, qui, je trouvais, ne correspondaient en rien aux descriptions données par ces prestigieux auteurs.

Peut-être que le rejet des voix obsédantes, comme des voix qui parlent de l'extérieur, étant tout aussi obsédantes, ce n'est pas un rejet hors symbolique, ni une tentative de faire du *fort-da* avec. Au fond, quand l'enfant jette sa mère par la métaphore d'un objet, il ne jette pas hors symbolique, au contraire, il fait du symbolique. Peut-être que ce mouvement de rejet des voix et un souvenir de ce qui avait marché à une époque, le refoulement d'une signification venant s'inscrire dans les rails forgés autrefois à une autre fin.

Si c'est dans le symbolique, c'est qu'il y a du sujet. Mais le sujet essaie de s'en défaire, car il y a du sujet inscrit comme objet, comme passif devant les actions de l'autre.

Devant l'acte sexuel de mes parents, le Mustang qui atterrit en territoire russe, je suis passif. Pourtant, ça ne me provoque ni angoisse, ni jalousie, juste une admiration pour les missiles balistiques de mon père.

C'est au retour dans le café, c'est-à-dire dans le ventre de ma mère, que je constate le mépris de l'autre qui jette un objet vers moi : cette boule de mie, une nourriture réduite à son trognon, à de la pâte à modeler, immangeable. Comme je mange quand même une tranche de pain noir, je me dis que je me débrouille pour bouffer la chatte de ma mère en ne gardant que le pubis buissonnant. Le blanc c'est-à-dire le lait (par exemple sous forme de beurre absent de la tartine) ou le phallus, il a été jeté, rendu inutile. Au fond j'assiste à la castration de ma mère, comme si j'en étais moi-même victime, puisque je suis méprisé par ces jeunes hommes, mes frères, ou tout aussi bien des avatars de moi-même. Ma mère ne dispose pas de missiles intercontinentaux, et ce serait ma faute parce que je suis allé les voir dehors.

En compensation, ma mère qui avait un sein noir du fait de son abcès, n'a pas pu me donner de lait blanc. Et je crois que les deux idées l'orale et la sexuelle, se superposent.

Ce dehors me remet sur la piste du *fort-da* puisque je sors et que je reviens. Si on m'envoie un objet avec la même haine que celle de l'enfant qui rejette son jouet ou dit « non » à sa mère, ici c'est le sujet moi-même qui s'envoie dehors et qui revient. Simple réminiscence de ma naissance et fantasme du retour à l'intérieur ? ou, de surcroit, tentative de produire du sujet en mettant en scène une sortie dans laquelle j'ai été passif. Là, je décide ma sortie, et en plus je mets en scène ma propre conception par l'atterrissement du Mustang. C'est une autre façon de retourner à l'intérieur par identification à mon père, afin de me féconder moi-même. Avant de sortir, je passe commande du goûter que je trouvais régulièrement tout prêt en rentrant de l'école, façon de se garantir toujours le même apport de nourriture, même une fois cette source tarie. Ce que je demande, c'est du beurre sur le pain noir, c'est-à-dire un phallus blanc sur le buisson noir de ma mère. On passe du plaisir oral au déplaisir que m'a occasionné le constat de la castration maternelle.

C'est aussi une castration que m'ont infligée mes frères, d'une part, en permanence dans la vie quotidienne en me faisant bien sentir combien j'étais malhabile et ignorant, puisque plus petit de 11 ans, et d'autre part, dans ce soupçon de viol que j'ai à leur égard.

On passe aussi du *fort-da* comme exercice asexué de naissance du sujet à un *fort-da* dans lequel se met en jeu la présence-absence du phallus. De même je suis là, puis pas là, et à nouveau là dans ce café, comme le phallus de ma mère, du coup. Je ne suis pas là parce que parti pour aller voir la puissance de mon père tel qu'il m'a conçu. Autrement dit, dans le *fort-da* se mélange aussi l'Œdipe qui en était le moteur sans le savoir. L'enfant qui voit partir sa mère en ressentant ce creux au ventre, a priori ne sait pas que c'est pour aller vers le père ; sauf s'il a déjà assisté à une scène primitive, ce qui a pu être mon cas puisque, comme beaucoup d'enfants, j'avais mon berceau au pied du lit de mes parents.

Mais tout cela n'est peut-être que reconstitution après coup, lorsque j'ai appris comment se faisaient les bébés.

Est-ce que tout cela contribue à l'avancée de la problématique, « l'inconscient est-il structuré comme un langage ? » Avec son corollaire : « le sujet est-il un effet du langage (ou pas) ? ».

Ben non.

Le fort-da c'est le mode d'entrée dans le symbolique. Si on s'en tient à ce rêve, j'y entre en tant que sujet (je sors et je rentre) et en tant qu'objet (exclu de la scène primitive, exclu du café comme une boule de mie triturée, mais réintroduit dans le café par mes soins, dans la dégustation par le pain noir, et surtout par la mise en scène du rêve).